

LE DOSSIER SARA BREITENSTEIN : Un modèle pour Sarah Vedel.

Les lettres de Sara Breitenstein, d'André et Marc Allégret figurent dans les archives Marc Allégret ; nous avons retrouvé celles d'André Gide, dans les archives familiales, conservées par Madame de Bary, fille de Sara Breitenstein. La reconnaissance de l'éditeur s'adresse donc, en premier lieu, à Madame Rosch-Allégret, à Madame de Bary, ainsi qu'à Madame Catherine Gide-Desvignes. Il lui agréable d'étendre ces remerciements à Madame Bellego, bibliothécaire à Genève, dont la diligence a permis que l'information relative à la famille Breitenstein lui parvienne dans les meilleurs délais.

1. ANDRÉ GIDE À SARA BREITENSTEIN¹

Saas-Fée² 19 août [19]17³

Voire lettre⁴ m'a fait le plus grand plaisir, Mademoiselle, et tout mon cœur vous sait gré de me parler tout aussitôt avec tant de franchise et de cordialité. J'ai plaisir à donner mes amis à ceux que vous appelez vos cousins⁵, mais c'est à condition qu'ils me prêtent un peu les leur[sic] ; et rien ne m'apprend mieux à les connaître, ou ne me les fait mieux aimer lorsque ceux auxquels je vois qu'ils s'attachent sont des amis pareils à vous. Mon sentiment est aussi simple, je vous assure, que ma phrase est compliquée ; lisez-y, je vous prie, l'expression très émue du souvenir que je garde de votre accueil et veuillez le redire à votre mère. Oui certes j'accepte son aimable proposition (irrésistible !) et me propose d'en abuser à notre retour à Genève, c'est-à-dire bientôt⁶. Je voudrais causer davantage avec votre frère⁷ ; je crois que, s'il consent à être moins timide, nous aurons des choses à nous dire. Ah ! combien j'ai déploré qu'il ne fût pas avec nous aux Diablerets, où Stravinsky⁸ s'est montré le plus joyeux et le plus agréable des compagnons ; je souhaitais votre frère particulièrement le jour où il nous a joué et mimé son "Renard"⁹, dont il venait de recevoir les épreuves, qui est la chose la plus affolante que je sache ; une bouffonnerie dont l'intensité, par instants atteint au tragique.

Vous êtes exquise de souhaiter de connaître mes livres ; mais si vous saviez combien cela me met à mon aise de sentir que vous n'en connaissez rien ! Continuons quelque temps ainsi. Présentez mes hommages à votre mère, je vous prie, mon cordial souvenir à votre frère — et veuillez croire à ma très attentive sympathie.

André Gide

Excusez ce papier — j'écris sur mes genoux.

1. Sara Breitenstein (Strasbourg, 5 octobre 1899-Montpellier, 18 octobre 1980) était le deuxième enfant du pasteur Jules Breitenstein, professeur de théologie à l'Université de Genève depuis 1912.
2. Enveloppe à en-tête des Hôtels Lagger, Saas-Fée, Valais. Adresse : Mademoiselle S. Breitenstein / Villa Rosemont / Route de Troinex / Carouge. C.P. : Saas-Fée / 20/VIII.17. Suscription : Carouge / 21.VIII.17. VII.
3. Dans le périple suisse que Gide effectue cet été-là en compagnie d'André et Marc Allégret, les trois hommes, après un séjour chez les Breitenstein, se sont rendus aux Diablerets, où ils ont séjourné du dimanche 12 au samedi 18 août, pour y rencontrer Stravinsky. De là, ils ont gagné Saas-Fée, où ils resteront à excursionner sur le glacier jusqu'au lundi 27 août.
4. Lettre non retrouvée.
5. Aucun lien de parenté entre les familles Allégret et Breitenstein, mais bien des points communs : père pasteur dans les deux cas, et adolescents du même âge.
6. Au retour de Saas-Fée, Gide et ses amis profiteront en effet de nouveau de l'hospitalité offerte en séjournant chez les Breitenstein les 28 et 29 août, avant de regagner la Sapinière, en Haute-Mame, propriété de vacances de la famille Allégret.
7. Henri Breitenstein (Strasbourg 15 juin 1898-Genève 11 mars 1970), frère de Sara, préparait alors une licence de lettres et fréquentait le Conservatoire de Genève, entamant une carrière de compositeur, avant de collaborer, dans les années suivantes, à l'entreprise théâtrale de Georges Pitoëff, pour lequel il écrit plusieurs musiques de scène : *Mesure pour mesure* (octobre 1920), *Hamlet* (décembre 20), et *Macbeth* (octobre 1921). En 1922, il accompagna à Paris le Théâtre Pitoëff, dont il fut le second administrateur. D'abord directeur de la musique des trois salles du Théâtre des Champs Élysées, il redevint en janvier 1925, lorsque fut constituée la deuxième compagnie Pitoëff, son administrateur. De son activité auprès de Pitoëff subsiste un témoignage dans : "La musique au Théâtre Pitoëff", *Vers l'unité*, [Genève], n°5, janvier 1922, p.93-94. Rentré à Genève en 1928, il fit carrière à l'Automobile Club Suisse, avant de passer, en 1939, au service des publications du Touring Club Suisse. Parallèlement, il fonda et dirigea de longues années l'Orchestre symphonique de Carouge.
8. Gide et Marc écrivent : Stravinski. Tout en promenant ses jeunes amis, Gide était venu aux Diablerets (Sud-Est du canton de Vaud), pour y rencontrer Igor Stravinsky, le musicien des Ballets Russes, établi depuis la guerre en Suisse, et qui s'était installé aux Diablerets pour les vacances. Entre ses randonnées pédestres, Gide a rencontré plusieurs fois Stravinsky, les 12, 13, 15, 17 août (selon l'agenda de Marc). Sous des dehors enjoués, le voyage aux Diablerets visait à relancer le projet d'Ida Rubinstein et de son décorateur Bakst pour une production musicale d'*Antoine et Cléopâtre*, dont Gide devait assurer la traduction française. Cependant l'accord ne se fit pas. Lorsque *Antoine et Cléopâtre* fut créé à l'Opéra de Paris, en juin 1920, la musique en avait été composée par Florent Schmitt. Sur cet épisode, voir J. Claude, "Quand Gide consent à trahir Shakespeare", *BAAG*, juillet 1982, p. 330; P. Pollard, "A propos d'*Antoine et Cléopâtre* : le témoignage de Léon Bakst", *BAAG*, avril 1985, p. 298-300, et "Sit Tityrus Orpheus : Gide et la musique", *BAAG*, janvier 1990, notamment p.46-55.
9. Commandé par la Princesse de Polignac, à laquelle il est dédié, *Renard* fut achevé en août 1916. Pour trouver les fonds nécessaires à l'impression, Stravinski venait de vendre le manuscrit de la partition de piano à la Princesse Murat. L'ouvrage, d'une durée de vingt minutes, pour 16 instruments et 4 voix, se présentait comme une cantate de chambre accompagnant une action scénique et mimée, à faire jouer par des danseurs de ballets ou des marionnettes. Le livret en avait été tiré par Stravinski lui-même de contes populaires russes mis en vers par Afanasiev. Ramuz en assura la traduction française. Aux côtés du renard, il met en scène, un coq, un chat et un bouc. La première représentation, par les Ballets Russes, n'eut lieu que le 18 mai 1922, à l'Opéra de Paris.

2. ANDRÉ GIDE À SARA BREITENSTEIN

Cuverville-en-Caux
9 janvier 1918

Ma chère petite Sara

Votre exquise lettre² m'a fait d'autant plus de plaisir que je m'inquiétais un peu de votre silence et craignais d'avoir fait ou écrit je ne sais quoi qui eût pu vous mécontenter.

Le nom que vous choisirez pour m'appeler sera le meilleur, qui vous permettra de m'appeler le plus souvent. Vous avouerez-je que j'aime mieux vous entendre m'appeler oncle, que de vous entendre appeler mon neveu votre fiancé — parce que, si c'est par jeu, c'est un mot bien grave ; et qu'il me paraît que pour le dire autrement que par jeu, il implique un engagement que vous êtes — et que surtout lui est trop jeune pour prendre déjà³. Mais ne voyez dans ces paroles aucun reproche et seulement beaucoup d'affection.

Si vous saviez combien vivante en moi est votre image et le souvenir que j'ai gardé de Rosemont⁴ ! Merci mille fois pour la belle page que vous avez bien voulu me copier⁵. Vous êtes un amour ! Et je vous embrasse avec reconnaissance.

Mes hommages à vos parents. Mes souvenirs bien cordiaux à votre frère. Et pour vous les meilleurs parfums de mon cœur.

André Gide

1. C.P. : Paris XVI/ Place Chopin/ 16*. 15.I.1918. Suscription : Genève/ 3-4.20.I.1918, et Carouge/ 21.I.18.VI. En outre, un tampon : "Ouvert par l'Autorité militaire/ 401".

2. Lettre non retrouvée. Il est vraisemblable que cette reprise de correspondance fut motivée, de la part de Sara, par la présentation de ses vœux en début d'année.

3. André Allégret, né à Versailles le 8 mars 1899, et Sara Breitenstein, née à Strasbourg le 5 octobre 1899, étaient en fait du même âge. Mais André allait faire son service militaire, et n'avait aucun métier en main.

4. La villa Rosemont, demeure des Breitenstein, se trouvait à Carouge, à quelques kilomètres au sud de Genève, route de Troinex. Gide y avait effectué deux brefs séjours l'été précédent en compagnie d'André et Marc Allégret, au début (10 août) et à la fin (27-30 août) de leur périple suisse.

5. La nature de cette page ne peut qu'être supputée — peut-être une page de musique, car celle-ci occupait une grande place dans la vie des jeunes Breitenstein ; tous deux fréquentèrent le Conservatoire de Genève.

3. ANDRÉ ALLÉGRET À ANDRÉ GIDE

74, avenue Mozart, [Paris] 16^e
Ce 19 janvier 1918.

Mon cher Oncle

Te dirais-je [sic] que j'ai eu quelque peine à envoyer ta lettre à Sara¹ ? Oui. Mais pas à cause de la phrase : "J'aime mieux que vous m'appeliez, moi, oncle, que mon neveu, votre fiancé" (quelque chose de comme ça), mais à cause de cette parenthèse, "...un engagement que vous (et surtout lui) êtes trop jeunes pour prendre"² ; pourquoi surtout ce lui souligné ? Ça m'a chipoté. Je vois d'ici le sourire qui te vient en lisant ces lignes et tu te dis : "Quel gosse !" , n'est-ce pas ? Mais c'est vrai, ce lui souligné... Enfin à part cela, c'est très bien que tu aies écrit comme tu l'as fait, et très sincèrement je te le dis, je suis, somme toute, très content. C'est mieux que toi tu l'aies fait, que moi, à qui c'était bien difficile. Ça la fera réfléchir, j'en suis certain ; si ça pouvait la faire méditer autant que moi !... Mais il faut que je te dise [sic], je ne te cache rien, que malgré tout, et tu sais combien j'ai pris la chose au sérieux et combien les raisons de parents [ajout marginal : d'elle]³ et de notre jeunesse, je les ai toutes longuement considérées, malgré tout donc, tu sais, je l'aime encore, et là vraiment ; je t'assure que j'ai besoin qu'elle m'écrive. C'est très vrai et sincère. Je tâche de refréner un peu et de "mettre au point" dans mes lettres. Mais je te certifie que cela dure et de son côté beaucoup aussi. Que je serai curieux de savoir ce qu'elle te répondra. Tu m'en écriras, dis ? Et dans la lettre qu'elle t'envoyait et qu'on t'a renvoyée⁴, parlait-elle de moi ? — Et cher oncle André, je te remercie pour la si délicate intention de m'envoyer la lettre⁵ afin que je la lusse, ça m'a beaucoup touché. La lettre était très jolie, brève mais qui en dit long. Je crois qu'elle va "toucher". Tu me

diras quand elle t'aura répondu. Merci beaucoup encore, tu es si gentil de t'occuper ainsi de moi... je sens tant d'affection et d'amour dans tout ce que tu fais pour moi que tu sais que lorsque tu me mets en face de réalités vraies, dépouillées de toute l'auréole d'idéal dont je les entoure, quelque dure [sic] que cela soit à encaisser, je ne t'en veux pas, mais pas du tout, je te l'ai souvent dit; j'en suis très touché, reconnaissant, confus de mes erreurs. Tu sais que je parle avec toi, comme avec nul autre et je sens que cela a créé un lien très fort, où je me sens plein de confiance et en sécurité.

Je t'ai parlé très ouvertement, cher oncle, et cela te prouve que je pense très, très souvent à toi et que je t'aime encore plus.

Mon engagement se précipite⁶, toutes les demandes sont bouclées le 30 janvier ! Je passe la visite la semaine prochaine, dans 15 jours je serai parti !... Je me sens très confiant et sûr, très content aussi.

Je n'ose te dire : à bientôt... ! Au revoir, cher oncle de mon cœur, je t'embrasse bien fort et je t'aime beaucoup.

Reçois la plus grande affection de ton jeune et rebiffeur neveu !

André

Merci encore pour le chianti. Qu'il était bon ! C'était émouvant véritablement. Ah ! si tu nous avais vus... Quel dommage que tu n'y ai [sic] pas été. Jean-Paul part jeudi soir ou vendredi matin (18 ou 17 courant)⁷.

As-tu écrit à Stravinsky⁸ ?

1. Lettre précédente. Dans sa lettre à Marc Allégret du lendemain, 10 janvier [19]18, Gide donne la clef de celle-ci : "Une charmante lettre de Sara m'a invité à lui écrire un peu moins discrètement que je n'aurais osé faire sinon. Mais abordant rapidement le scabreux sujet que tu sais [les "fiançailles" de Sara et André], j'ai cru préférable de soumettre à André ma lettre, ne voulant rien faire ici qu'il ne sache — et n'approuve. Si ma lettre à Sara lui plaît, c'est lui qui la fera partir." La présente lettre produit donc la réaction d'André Allégret. Acceptée et expédiée, la lettre en question motive la réponse de Sara qu'on lira plus loin.

2. Voir lettre précédente.

3. Familles de pasteurs, des deux côtés...

4. C'est-à-dire : "adressée à Paris" — sans doute au domicile des Allégret, où Gide, à cette époque de restrictions charbonnières, avait coutume de prendre pension chaque fois qu'il descendait à Paris — "et réexpédiée par nous à Cuverville". Lettre non retrouvée.

5. La lettre de Gide à Sara.

6. Agé de 18 ans, devant l'appel, André Allégret avait en effet demandé, au désespoir de sa mère, dont déjà les deux aînés étaient au front, à s'engager dans l'espoir d'être autorisé à choisir son arme. Il devait revêtir l'habit d'artilleur à la fin de ce mois de janvier 1918.
7. Jean-Paul Allégret, frère aîné d'André, allait être appelé auprès de Jean Schlumberger, qui occupait un poste important de traducteur en langue allemande, au Bureau de renseignements de la Haute-Alsace, dirigé par le docteur Pierre Bucher. Ce bureau était établi à Réchésy, dans le Territoire de Belfort. Son départ de Paris pour Réchésy, retardé, n'eut lieu que le lundi 21 janvier. Gide l'accompagnait à la gare. Le frère aîné de Marc devait rester dans ce service jusqu'en janvier 1919.
8. Voir lettre 1, n.7.

4. SARA BREITENSTEIN À ANDRÉ GIDE

ce mercredi 23 janvier [1918].

Bien cher vous

Merci beaucoup de votre bonne lettre. Comme vous êtes gentil de m'écrire avec tant d'affection.

Aussi vais-je être très franche avec vous ; j'ai très besoin de vos conseils. Vous me pardonnerez si je vais vous ennuyer avec des tas de petits détails. Mais j'ai tant besoin de vous parce qu'il n'y a jamais moyen de parler sérieusement avec André, il prend tout à la passion.

Nous nous réjouissions beaucoup de nous revoir, cet été¹. Mais le jour de son arrivée, je fus si certaine qu'il serait déçu de moi, qu'il ne me retrouverait plus comme j'avais été l'année précédente que notre revoir fut pénible. Je ne m'étais pas trompée et André me témoignait une froideur très polie, très galante. Du reste, je n'avais guère le temps d'être avec lui seul car Marc ne me quittait pas une seconde. Puis ils partirent pour Bâle et je crois qu'ils ne s'y amusèrent pas follement et ils revinrent avec plaisir à la maison. Puis il y eut Chanivaz² et pendant les 3 jours qu'ils passèrent à la maison entre ces deux séjours nous devînmes subitement très amis. Nous fîmes une après-midi une promenade en canot, et sans que rien d'extraordinaire ne se fût passé nous en revînmes amis. Le lendemain nous allâmes, Henri, Marc, André et moi à un cinéma. André s'assit à côté de moi et prit dans ses mains une de mes mains. J'en fus malheureuse — mais je ne retirerai pas ma

main, parce que Marc ne quitta pas des yeux nos mains unies : il me semblait presque que nous faisons quelque chose de mal. Le lendemain, il vint tôt frapper à ma porte, me priant de me dépêcher et de descendre car il avait à me parler. En bas je le trouvai, mais Marc arriva en même temps que moi. Puis ils partirent. De Chanivaz il m'écrivit des lettres plus chaudes. Puis ils revinrent deux jours et repartirent avec vous³. André me laissa un mot d'adieu très triste et tendre et une de ses bagues pour moi. Il me chargeait aussi de faire graver mes initiales sur son autre et de la lui envoyer très vite avec une mèche de mes cheveux. Il m'en remercia par une lettre passionnée.

Enfin, avant de rentrer en France avec vous (pardon du changement d'encre), nous vous avons eus tous trois⁴. André me remit une photo de lui avec une gentille dédicace contenant entre autres tendresses ces mots : "à ma fiancée". Vous parîtes, et il m'écrivait toujours comme à sa fiancée : je ne pouvais lui répondre de tout mon cœur parce qu'il ne me parlait jamais d'une vie possible à nous deux, et qu'il me semblait qu'il m'appelait "fiancée" tout aussi bien que "cousine" ou "future marraine"⁵.

Et tout en l'aimant infiniment, je trouvais nos relations "trop" ou "trop peu".

Tout à coup il me parla de sa carrière soit diplomatique, soit d'agriculteur en grand⁶. Me faisant des projets merveilleux pour nous deux. Cette fois, c'était plus sérieux, et nous nous "refiançâmes".

Ce n'était plus un jeu, cher grand ami.

Nous sommes jeunes, dites-vous. C'est vrai mais nous sommes encore séparés pour si longtemps que jusqu'à [ce que] nous nous retrouvions, nous serons presque vieux. Une chose qui m'inquiète beaucoup plus, je dois vous l'avouer, c'est que je suis, ou je serai si peu celle qu'il lui faut, et il ne veut pas le croire. Vous ne pouvez vous imaginer combien il me fait parfois souffrir, surtout quand il me voit mieux que je suis.

Ne croyez-vous pas, cher oncle, que je pourrais lui écrire; que tant qu'il sera "poilu" et que je serai sa marraine, il ne soit plus question de fiançailles entre nous, vu que nous sommes trop jeunes pour pouvoir y penser sérieusement. Cela sera aussi un temps d'épreuve très bon.

J'aimerais mieux qu'il ne s'engageât pas trop maintenant ; j'ai si peur qu'il ne soit déçu.

Conseillez-moi, je vous prie, cher grand ami. Je l'aime très tendrement mais je vous aime tant aussi que je suis sûre de pouvoir suivre vos conseils, si durs qu'ils me paraissent tout d'abord.

Votre passage à notre propos, dans votre lettre m'a été pénible tout d'abord parce que j'avais déjà pensé ce que vous me disiez et que je ne voulais pas m'en convaincre.

Au revoir, cher oncle ; comme je vais vous ennuyer avec cette immense lettre. Merci encore très tendrement pour votre lettre ; vous ne pouvez vous imaginer ce que j'ai été émue en voyant ce petit peu de vous.

Je vous embrasse

votre petite Sara.

1. Allusion aux séjours successifs des frères Allégret à la villa Rosemont, chez les Breitenstein, l'été précédent. Venant de la Sapinière, Marc et André Allégret ont passé deux jours (les 16 et 17 juillet 1917) avec les Breitenstein à Genève, avant de gagner Bâle, où ils ont séjourné chez leurs grands parents jusqu'au lundi 23 juillet. Ce jour-là, selon l'agenda de Marc, ils reviennent à Carouge, et se fixent chez les Breitenstein du lundi 23 au samedi 28, date de leur départ pour le camp de Chanivaz. Le camp terminé, ils reviendront à Carouge, du 7 au 10 août; puis, en compagnie de Gide, ils iront rendre visite à Stravinsky, établi aux Diablerets.
2. Près du lac Léman, entre Genève et Lausanne, à une vingtaine de km au Sud-Ouest de Lausanne, camp d'étudiants, auquel participèrent André et Marc Allégret, du samedi 28 juillet au mardi 7 août 1917.
3. Départ le 10 août, selon l'agenda de Marc.
4. Du 27 août au soir au 29 au soir, moment où les trois amis entamèrent le voyage de retour vers la Sapinière.
5. André Allégret, on l'a dit, était sur le point de partir à l'armée.
6. À Gide qui l'interrogeait, quelques mois plus tôt, sur ce qu'il souhaitait d'être plus tard, l'adolescent déjà avait répondu : "Ambassadeur" (*Journal*, t.I, p.622, 19 avril 1917). Mais de diplomatie, il ne fut pas question. Après une période de tâtonnements, durant laquelle notamment le jeune homme se donna pour tâche ingrate de remettre en état la propriété familiale de la Sapinière, André Allégret fut engagé comme ingénieur de la Société de Prospection Électrique Schlumberger, et, de 1928 à 1964, travailla en Amérique du Nord.

5. ANDRÉ GIDE À SARA BREITENSTEIN

Cuverville par Criquetot-L'Esneval

20 avril [19]18¹

Chère petite Sara

Vais-je enfin savoir vous écrire ? De jour en semaine j'agite une lettre pour vous dans mon cœur. Et le temps fuit ; et si vous ne m'oubliez pas, du moins pensez-vous que je vous oublie !.. Et pourtant je parle de vous bien souvent ; car les souvenirs tiennent une fameuse place dans mes causeries avec André et Marc. Du moins vous écrivent-ils, eux...

Vous aurez su par Marc notre voyage en Bretagne² ; vous a-t-il dit nos projets de fugue en Angleterre³?.. À peine osé-je en parler : c'est si beau. Tout à la fois, j'y suspens ma vie et j'y crois à peine. Et puis c'est si loin de Genève ! Que devient Rosemont ? Que faites-vous ? Avez-vous découvert de nouveaux motifs de bonheur ; ou vous languissez-vous dans l'attente ? Faudrait pas. Mais apprendre à tirer profit, sinon plaisir, de l'heure la plus morne et la plus dénuée...

Vous m'avez écrit une lettre exquise, que je garde comme un sachet qui parfume mon souvenir. Vous m'y parliez d'André avec beaucoup de sagesse et une perspicacité singulière. Que ne pouvez-vous le revoir à présent. Il a vraiment trouvé son costume. Avant son engagement je le rêvais en Arlequin ; je ne peux plus l'imaginer qu'en artilleur. Cette nouvelle vie lui convient⁴ ; il s'y façonne si joliment qu'il me semble à chaque fois que je le revois, que mon affection pour lui commence ; c'est à dire qu'il entre à chaque fois un peu plus avant dans mon cœur.

Avez-vous été entendre Jacques Rivière⁵ ? Marc vous a parlé, je crois, de ses conférences qui, je le sais, ont eu grand succès à Genève. C'est un de mes meilleurs amis. Il aime passionnément la musique et j'aurais voulu que votre frère entrât en relation avec lui.

Que devient-il, votre frère⁶ ? A-t-il compris que je comptais sur lui ? Ah ! sans la guerre, nous nous serions déjà revus... Mais quand se retrouver ? et où ? Je vous garde, en dépit des temps et de l'éloignement une affection bien fidèle. Présentez à vos parents mes hommages et... écrivez-moi. Je vous embrasse, n'est-ce pas ?

André Gide

1. C.P. : Criquetot L'Esneval, Seine-Inférieure/ 11.25. 22.4.18. Suscription : Carouge/ 1.V.18.VI. En outre, tampons : "Ouvert par l'Autorité militaire/ 403", et "Contrôlé par l'Autorité militaire/ 121"
2. Depuis que Suzanne Allégret s'était réfugiée à Poitiers, pour fuir les bombardements parisiens, Marc flottait entre Paris et Poitiers. Gide, à la fin du mois de mars, et dans les premiers jours d'avril, pour les vacances de Pâques, venait de l'entraîner en Bretagne, à Carantec, chez ses amis Godebski (voir *Journal*, t.I, p.650). Marc pouvait retrouver là des adolescents de son âge : Mimi et Jean.
3. Depuis l'automne dernier, Gide tente d'organiser un séjour, prétendument linguistique, de Marc à Cambridge, qui serait aussi, pour l'écrivain, une occasion de l'accompagner. Les voyageurs quitteront la France le 18 juin 1918; Gide regagnera Paris au tout début d'octobre, mais Marc, frappé par l'influenza, ne sera en état de revenir que dans les derniers jours de l'année 1918. Depuis octobre 1917, la correspondance des deux amis est pleine de ce projet longuement caressé, et dont la réalisation se heurte à bien des difficultés, vu la situation militaire on ne peut plus tendue.
4. Depuis son engagement. Voir lettre du 19 janvier, n.6.
5. La conférence sur André Gide fut prononcée par Rivière en divers lieux de mars 1918 à janvier 1924. La première prestation eut lieu à Genève en mars 1918, dans une suite de huit causeries sur "La jeune littérature française avant 1914", données à la salle de la Taconnerie, les mercredis, à partir du 6 février (programme complet reproduit dans le *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n°29, 2e trim. 1983, p.48). Le texte de la conférence sur Gide a été publié par le *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°25, janvier 1975, p.23-52. Ce cycle de conférences correspond à une reprise d'activité de la part de J. Rivière, durement affecté par sa période de captivité en Allemagne, mais transféré en Suisse le 14 juin 1917, à la faveur d'une convention de la Croix-Rouge relative aux prisonniers malades. D'abord installé à Engelberg, Rivière avait reçu l'autorisation de gagner Genève en novembre 1917. Il y vécut, jusqu'à son retour en France le 17 juillet 1918, de leçons, de cours à l'École de Florissant, et bientôt de conférences. Correspondances et documents sur cette période sont recueillis dans *Jacques Rivière et ses amitiés suisses, Études de Lettres*, [Lausanne] 1976, notamment p.7-41. Quant au goût de Rivière pour la musique, il est illustré par plusieurs chroniques, recueillies dans la 1ère partie des *Nouvelles Études*, sur Stravinski, Bach, Fauré, Wagner.
6. Depuis son premier passage à Carouge, Gide, s'était intéressé au jeune homme, comme il le laisse entendre à sa sœur, dans sa lettre du 19 août 1917.

6. MARC ALLÉGRET À ANDRÉ GIDE

Extrait.

Limoges, le 2 mai 1918.

[...]¹

Merci, ta lettre² m'a été bonne, et me sera très utile.

Pour ma conduite, je le savais (?), mais m'en rendais pas [sic] compte.

puis

je ne sais pas ce que tu vas dire,

mais tu le sais
 il y a certaines choses que je ne t'ai jamais dites,
 bien que mon cœur me poussa [sic] à le faire et que cela m'aurait
 fait tant de bien, mais

Moi

je ne voulais pas.

Je suis affreusement sentimental, horriblement, et j'en souffre et je
 veux — depuis longtemps — m'en affranchir, parce que c'est faible...
 Sentimentalité des femmes.

À St George — été 1916 — j'ai été très pris par Sara et pendant
 quelques jours où je suis resté là-bas, nous ne nous sommes guère
 quittés. Madame B[reitenstein] — c'est à étudier — nous envoyait
 souvent faire des courses pour chercher du beurre ou du lait à un
 patelin qui était à 4 km de St George — Longirop³. Nous partions bras
 dessus bras dessous; quand nous étions seuls, elle me tutoyait. C'est là
 qu'elle m'a raconté ces histoires de famille que je t'ai dites. Puis elle
 chantait des chansons italiennes langoureuses et tristes quand, pour
 nous reposer, nous étions assis à l'envers d'un talu [sic]. En revenant,
 nous portions à tour de rôle un petit sceau rempli de lait — et sa blouse
 lâche descendait et découvrait son épaule ronde : "Tiens, je deviens
 aérée; Marc relève-moi donc mon truc !"

Voilà.

Nous sommes rentrés [à Paris barré] — je continuais à
 correspondre. Nous étions simplement très amis; j'essayais de la
 consoler.

Mais je n'étais pas amoureux.

À Paris, j'ai vu Tati⁴ qui était très gentille. Vraiment je me suis mis
 à l'aimer beaucoup. Ma vie se passait autant au 119 qu'au 74. Mime
 était très amusé et nous poussait aussi dans les bras l'un de l'autre.

Cependant, ça allait mieux à Genève, les lettres de Sara étaient
 plus rares — les miennes aussi.

Nous nous aimions beaucoup à Paris. J'étais très heureux; au lycée
 ça marchait aussi très bien. J'étais 3^e en version et 2^e en Français.

Un jour, en souvenir, elle m'avait donné une petite bague en
 aluminium.

Pâques; les vacances. Je vais à la Sapinière.

Quand nous nous sommes retrouvés à la rentrée, elle avait un tout jeune ami — blessé à la jambe — à son bras. Je m’y attendais. Mais je croyais que cela n’était rien. J’ai bien vite vu, sans vouloir le croire, avant qu’elle me l’ait dit.

Mais j’étais très malheureux.

Un soir après une conversation avec Mime, je sentis [un blanc avec une croix de renvoi, et en note au bas de la page : Il était peu fin, très peu de tact, des maladresses. Rien.] et sans que je puisse me retenir je [pleurai corrigé en : commençai à pleurer].

Mais ça, je ne voulais pas qu’il me voie. Je ne sais pas comment j’ai fait, mais j’ai empoigné Mime et je l’ai flanqué sur son lit, la tête dans son édredon, je me suis mis à cheval sur lui, l’étouffant pour qu’il me voie [sic] ni ne m’entende.

J’avais trop honte. C’était pas digne, je ne pouvais pas rester des heures comme ça. Il est très miope [sic]. Je lui ai pris ses lunettes, les ai flanquées sur son armoire; j’ai pris mon chapeau et ai filé avant qu’il ait dit ouf [en note au bas de la page : Mais j’ai vu ensuite qu’il ne s’est pas rendu compte].

J’étais persuadé qu’il avait tout compris.

Je suis rentré et me suis enfermé dans la chambre, sans goûter, [c’était 4 1/2 corrigé en : (il était 4 h. 1/2)]. Et je me suis mis à sangloter et comme je n’avais qu’un ami, je t’appellais [sic] affreusement. Je t’ai écrit un pneu, pour que tu viennes, pour que tu me parles. Mais 2 heures après, je l’ai déchiré. C’était pas digne.

Quand André est rentré, il a fait du raffût pour entrer. J’ai ouvert et me suis poché avec lui, pour faire sortir mes nerfs.

Quinze jours, un mois après, quel mois, quelles nuits !

J’ai reçu une lettre de Sara; ça n’allait plus à Genève, puis, peu à peu, la correspondance s’est faite plus tendre, très, sans même m’en rendre compte.

(Je ne voyais plus du tout Tati). Quand je suis arrivé en Suisse⁵ — oh ! j’attendais Sara ! J’en avais parlé à André (et ne lui avais rien dit de Tati).

Les Iers jours ont été très bons, trop beaux. À 5 1/2, le matin, nous descendions comme à Longirop et nous nous promenions dans le jardin en mangeant des pommes.

“Aussi douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres”⁶ (j'y ai souvent pensé). Je l'aidais beaucoup dans ses travaux de la maison et nous nous ambrassions [sic] tant que nous pouvions. André a été jaloux [en note au haut de la page : Quand je dis ça, c'est sans mauvaises intentions. Jaloux n'est pas le mot; il a voulu l'avoir, m'imiter, ou quoi, s'est-il rendu compte de la niche qu'il m'a faite ! J'espère que non. En tout cas, je ne lui [avais] jamais rien dit, ni laissé voir] et a fait comme le petit Joanny avec Márquez⁷. Il a voulu essayer son pouvoir, et la charmer; il ne l'aimait pas encore. J'ai vu se faire tout ça; elle me l'a caché pendant un temps; je ne voulais pas; comme j'étais sûr qu'elle avait été prise par André, je le lui ai dit le dernier matin où nous ayons été seuls — car les premiers temps, André qui avait la flemme de se lever aussi tôt, ne descendait pas avec nous. La lumière verdâtre reflétée par le Salève⁸ nous trouvait toujours — S[ara] et Moi. André lui avait dit “qu'il faisait sa gymnastique”. Je n'en pouvais plus. Il fallait faire quelque chose. Je ne voulais pas lui dire qu'elle me faisait au contraire la tranquilliser. Car, je l'ai bien aimé cette brave gosse, je voulais lui apaiser [sic] sa conscience.

Je lui ai dit que j'avais vu qu'André lui plaisait, que je le comprenais [sic]. Mais qu'il ne fallait pas qu'elle s'en cache; ce serait la seule chose qui me ferait de la peine, car je n'étais pas jaloux du tout — du tout... (oh ! je mentais).

Les matins, je ne descendais plus, pour les — non, pour la laisser heureuse.

Je me souvenais toujours des douces paroles qu'elle me disait quand je venais la border le soir — avant.

Tu ne t'imagines pas ce que j'ai souffert en Suisse, ce que je souffrais chaque fois que je te racontais des mensonges et je voulais surtout que tu ne su[sses] pas mon amour.

Ah ! il faut te dire que Riquet⁹ l'a senti et a été très gentil pour moi.

Mais j'ai pleuré à Chanivaz, oh, mon pauvre oncle, et le jour où ta carte est arrivée annonçant un retard, je n'en menais pas large. La nuit, le long de la grève, il y avait des coins bien bon [sic] pour être seul. Voilà et depuis, je n'ai plus voulu aimer les jeunes filles mauvaises — et quand j'y pensais, c'était dans la chair et j'ai concentré mon affection spirituelle sur toi et sur Domi depuis longtemps déjà.

Maintenant, je ne veux plus m'y laisser prendre; voilà pourquoi je me tiens sur la défensive.

Oh ! mon cher ami, tu sais que comme c'est horrible de souffrir tout seul et maintenant je suis très en colère contre cette plume indiscreète qui anéanti [sic] mon courage, ma volonté, de tant de mois où j'ai doublé ma souffrance par le silence.

Et j'ai bien envie de déchirer.

Mais toi, seulement toi, il faut que tu saches bien des choses. Qu'est-ce que je te dirais ? Que maintenant, je me sens une âme de grand père vis-à-vis de S[ara] B[reitenstein] et que je l'aime comme ma petite fille.

Comme Joanny, André a été pris au jeu [sic]; je les compare seulement pour ça. Joanny à [sic] été très fort — très fort — c'est bien¹⁰.

À propos, j'ai lu Fermina. Ça m'a beaucoup plu. Une petite déception pour la fin pourtant.

La vie est un grenier d'aventure. Il ne faut pas s'y salir.

¹. Dans la première partie de sa lettre (5 feuillets sur les 15 qu'elle comporte), Marc Allégret narre à Gide la visite qu'il a rendue au comédien Jean Croué, ami de Gide et collaborateur de Copeau, dans sa loge de la Comédie Française, après une représentation de Marivaux. Il fait ensuite le point sur l'épineuse question débattue depuis des semaines par toutes les autorités de la famille : le choix de la section B pour son prochain baccalauréat. Enfin, il mentionne les vues de son oncle Paul, professeur de droit à Limoges, quant à son avenir : une licence de droit. La deuxième partie de la lettre que nous publions, nettement différenciée de la première, est une réponse à celle de Gide des 25-[26] avril, une des plus fortes de leur correspondance, dans laquelle l'écrivain chapitrait rudement le jeune homme sur de récentes indécidatesses (détournements de fonds dans le portefeuille maternel). Le ton de cette lettre avait été comme provoqué par Marc qui, dans sa lettre du 21 avril, après une déplorable soirée chez Jean Cocteau où il s'était montré sous son plus mauvais jour, écrivait à Gide : "Oh ! mon cher petit oncle secourable, je t'en veux de ne pas savoir me dire toutes mes vérités. Jamais, jamais je ne t'ai tant aimé que ce soir où je t'ai accompagné à la gare et où tu m'as dit ces choses qui me font tant de bien". Profitant de l'opportunité, Gide avait aussitôt interrogé le sens moral de son jeune ami, lui citant une lettre, fort sévère à son propos, de Dominique Drouin. L'écrivain laissait même entendre qu'il se séparerait de Marc, si celui-ci ne

faisait pas preuve désormais de la plus grande exigence morale, laquelle, seule, pouvait créer entre eux la confiance et l'harmonie. "Que ce soit un duo que nous jouions ou que tu fasses le soliste à Limoges, il s'agit d'aller en mesure, exactement. Il n'y a pas d'harmonie possible sans quoi. Le violoniste sent que l'alto, là, près de lui, se tient tout prêt, l'archet au doigt et déjà presque sur la note, dispo à l'attaquer au moment précis qu'il faudra."

- 2 La lettre de réprimande des 25-[26] avril, dont nous venons de parler.
3. Peut-être le premier séjour d'été des enfants Allégret dans la famille Breitenstein. Saint-George et Longirof sont deux petites localités du Canton de Vaud, situées à une trentaine de km au Nord-Nord-Est de Nyon.
4. Antoinette Lederlin, que Marc nomme aussi Tatiète, sœur de son camarade de lycée, Mime Lederlin. La famille demeurerait au 119 rue de la Faisanderie. Les Allégret, quant à eux, logeaient alors au 74 avenue Mozart.
5. À la mi-juillet 1917.
6. Citation faussée de Rimbaud, *Le Bateau ivre*, v.17 : "Plus douce...".
7. Joanny Léniot, le héros adolescent de *Femina Márquez*, épris de la jeune Bolivienne. L'assimilation du personnage de Joanny à la conduite conquérante d'André ne correspond en fait qu'à la première partie du récit, lorsque Joanny se met en tête d'agir en roué auprès de la jeune femme, et de rivaliser avec Santos Iturria, le plus âgé et le plus séduisant des élèves du collège Saint-Augustin, dont, à la fin du roman, Femina s'éprendra.
8. Le mont Salève (1380 m.), s'élève au sud de Troinex, où se trouve la villa des Breitenstein. Il sert de frontière entre la Suisse et la France, et constitue un des principaux buts d'excursion dans les environs de Genève.
9. Henri Breitenstein, frère de Sara, dit aussi : Rico.
10. Nouvelle allusion à la conduite de Joanny Léniot. Après avoir adopté une attitude conquérante auprès de Femina Márquez, Léniot s'éprend sincèrement d'elle. Pourtant, lorsqu'il comprend que la jeune femme ne l'aimera pas, mais s'intéressera à son aîné Santos Iturria, Joanny s'effacera généreusement. Quant à la fin du récit, elle peut décevoir une sensibilité romanesque, dans la mesure où, par exemple, le narrateur, revenu dans son ancien collège, apprendra que Joanny est mort de maladie, peu après son appel sous les drapeaux, et que Femina a épousé un autre homme que Santos Iturria.

7. SARA BREITENSTEIN À ANDRÉ GIDE

Rosemont, ce samedi matin

3 ou 4 mai [1918]¹.

Oncle très aimé,

Merci beaucoup pour votre lettre². À la maison, tout le monde fut sens dessus-dessous quand je la reçus. C'est formidable ce que vous les impressionnez quoique tous vous trouvent adorable. C'est probablement parce qu'eux ne voient en vous que le grand homme, qui est très grand, tandis que je ne vois que l'oncle très bon, plus près des petites filles que l'écrivain. Je ne m'en faisais pas trop de ne rien recevoir de vous car je me disais : "il ne pourra pas continuer à m'écrire toute sa vie ! le pauvre, s'il devait répondre à toutes les bêtises qu'on lui écrit, il aurait terriblement à faire". Alors vous vous imaginerez facilement le plaisir que votre lettre m'a causé. Vous me dites : "Du moins André et Marc vous écrivent-ils, eux..." Oui et non. André m'écrit souvent mais il ne me raconte pas ce que vous faites, naturellement, et Marc, je ne sais ce qu'il a... Il ne donne plus signe de vie³. Alors je ne sais rien de votre voyage en Bretagne⁴ et rien de vos projets de fugue en Angleterre⁵. Mais vous ne partirez pas sans nous envoyer Marc un jour ou deux⁶, d'ailleurs il s'est déjà invité auprès de maman. On n'ose pas vous demander de l'accompagner, mais vous savez bien que c'est le plus grand plaisir que vous pourriez me faire. Mes parents avaient décidé de m'envoyer en Angleterre, après la guerre. Mais il se fonde à Genève une sorte d'école sociale fort intéressante et je crois bien que l'Angleterre tombera à l'eau.

Dimanche soir.

Je vous retrouve après deux jours passés chez ma grand-mère, à la campagne. J'ai été voir fêter le "Feuillu" par les tout-petits du village. Je pense que l'on célèbre aussi le printemps en France, mais cela ne peut pas être mieux que chez nous, où toutes les fillettes sont couronnées de fleurs, frisées, endimanchées, où les garçons portent d'énormes

bouquets ou des cannes enguirlandées. Ils vont de maison en maison, chantant chaque année les mêmes airs, on leur donne des sous qu'ils apportent à la villageoise qui leur offre un plantureux goûter. Cette année il y eut une petite innovation. Le village étant essentiellement protestant, le pasteur décida que le "Feuillu" assisterait au culte, et c'était pittoresque comme tout de les voir entrer avec leurs fleurs et le sonnaillage de grosses cloches de vaches que deux ou trois garçons portaient autour du cou et secouaient selon un rythme bizarre.

Je me réjouissais beaucoup d'aller entendre Jacques Rivière parler de vous⁷, mais, par un sort terriblement funeste, j'étais alitée ce jour-là. J'ai eu presque envie de lui écrire pour lui demander ses notes de conférence, mais je n'ai quand même pas osé.

À quoi travaillez-vous maintenant, mon oncle aimé. Si ce n'est pas une question indiscrete ? Préparez-vous un nouveau livre⁸ ? Figurez-vous que l'autre jour j'entre à la Librairie Georg et je demande au libraire qui est un de mes amis s'il a des livres de vous. Il m'en apporte un : L'Immoraliste⁹ avec un portrait de vous pas très vous, et comme c'est le dernier qui existe à Genève, ou à peu près, il me l'a offert pour soixante-dix francs, vous voyez ça ! Et à propos de ce pauvre Immoraliste, il faut que je vous raconte une histoire très bête. Après une leçon de littérature française, quelques élèves demandaient au professeur son opinion sur tel ou tel écrivain. Je lui demande ce qu'il pensait de vous et après m'avoir rapidement analysé L'Immoraliste, il me dit : "Vous voyez le genre..." O sancta simplicitas. J'étais très vexée quand même !

Si vous saviez ce que le jardin est beau maintenant ; les arbres fruitiers sont des boules claires, les lilas fleurissent, les glycines sentent divinement bon, les pommiers du Japon sont d'un rouge adorable. Du reste vous devez avoir tout ça, chez vous. Mais mes notions de géographie sont si vagues (c'est très déplorable) que je ne me représente pas du tout votre pays.

Rico¹⁰ vient d'ach[ev]er un Poème symphonique sur la câline, cruelle, orgueilleuse et voluptueuse Cynthia, la "docta puella" de Properce. Ça tourne à la cacophonie. C'est à grand renfort de plaques de chocolat au lait que je suis parvenue à déchiffrer avec lui la

*réduction à 4 mains (20 pages) qu'il en a faite*¹¹. J'espère avoir le temps de l'apprendre jusqu'au jour où je vous reverrai. Rico vous remercie beaucoup du passage que vous lui consacrez dans ma lettre.

Je vais vous quitter, cher vous, en vous souhaitant une très bonne nuit, car je vais me coucher. Je vous aime beaucoup et vous embrasse bien tendrement.

Votre Sara.

1. En fait, samedi 4 mai 1918.
2. Lettre du 20 avril. André Allégret en avait été pour le moins averti, lui qui, dans sa lettre à Gide du 28 avril, écrit : "Merci aussi de la lettre que tu as écrite à Sara. C'est d'autant mieux que voilà bientôt presque quinze jours que je n'ai pas pu lui écrire". Le jeune homme est alors sous les drapeaux. Cantonné à Saint-Cloud jusqu'à la mi-avril, le 5e Régiment d'Artillerie Coloniale auquel il appartient venait précisément, pendant ces quinze derniers jours, d'être déplacé à Champvans-lès-Dôle, dans le Jura.
3. La raison de ce silence est expliquée par l'intéressé dans sa lettre à Gide du 2 mai 1918. Marc s'était épris de Sara bien avant qu'André s'intéressât à elle. Mais voyant le penchant de Sara pour son frère, Marc préféra s'effacer. Par son silence, il espérait oublier un amour sans issue.
4. Voir lettre précédente.
5. Voir lettre du 20 avril.
6. Ce voyage ne se réalisera pas.
7. Voir lettre du 20 avril.
8. Gide a commencé, le 16 février 1918, la rédaction de *La Symphonie pastorale*, qu'il intitule encore à cette date : *La Jeune Aveugle*. Voir *La Symphonie pastorale*, éd. critique par Cl. Martin, Paris : Minard, Les Lettres modernes, 1970, CLV-259 p. L'ouvrage allait paraître en prépublication dans *La NRF* des 1er octobre et 1er novembre 1919 ; le volume se ferait attendre jusqu'en juillet 1920.
9. *L'Immoraliste* avait paru au Mercure de France en mai 1902. Une autre édition venait de paraître chez Crès en 1917. Dans sa récente conférence à Genève, Rivière avait précisément fait de *L'Immoraliste* "le centre naturel de son âme [celle de Gide], formé par ses pensées les plus profondes, les plus sincères". Du coup, il n'est pas impossible que l'accent mis sur ce livre en ait stimulé les ventes sur place.
10. Henri Breitenstein.
11. Bonne musicienne, Sara Breitenstein fréquenta, comme son frère, le Conservatoire de Genève, mais y étudia surtout le chant.